

J'ai jeté Proust

Une nouvelle de Brigitte André-Marigny, Nancy (Meurthe-et-Moselle).

Une famille chaleureuse, deux pays, deux cultures, la maladie. Leur trait d'union ? Le courrier, de superbes lettres manuscrites...

1^{er} Octobre 2008
Nancy, France

Mon cher toi,

À peine installée dans cette maison ancienne, j'ai tout de suite visité de fond en comble les alentours, les contours de la pierre qui m'entoure. Je n'ose encore y croire depuis mon arrivée, cette maison ne semblait exister que dans mes rêves. Cette porte en chêne qui clos le jardin, s'ouvrira pour toi aussi et sans même lever la tête, tu pourras sentir dans la tiédeur de l'air, la glycine qui embaume le ciel. Ses fleurs violettes dépassent de toutes leurs couleurs les cloisons, elles volent au-dessus de la porte et s'en vont courir le long des murets de pierres de taille.

Tu, vous, nous n'habiterons pas le 7 bis, mais la maison au toit de glycine. Depuis que j'ai rangé les valises, je n'ai eu de cesse de soigner cette plante. N'y connaissant rien en jardinage, j'ai acheté quelques manuels qui ne m'inspiraient pas tant, alors j'ai repensé au coiffeur de St-Kilda avec sa clientèle de noctambules et leur cheveux si épais et je me suis occupé comme lui de tout tailler en fonction du calendrier lunaire, le résultat est spectaculaire. Lorsque tu le verras dans sa boutique ou au marché de Victoria, dis-lui, veux tu bien, dis-lui que je l'ai imité lui et ses rayons de lune. Je devine déjà vos sourires.

Marcher sous les étoiles...

Le ciel d'ici n'a pas la voûte étoilée de notre ciel austral, beaucoup plus haut, moins à même de le toucher du bout des doigts, il n'inspire pas de la même façon; il ne semble pas être au centre des conversations... Je n'ai pas encore rencontré une seule personne qui allait voir le ciel comme nous le faisons à Melbourne. – « Nous pourrions aller marcher sous les étoiles » ai-je demandé à ceux qui s'interrogeaient sur mes soirées. Il me semble que beaucoup de gens ont ri, mais je continue d'y aller seule.

Je n'ose encore te demander des nouvelles de notre quartier, ni du banc vert pâle écaillé sous l'eucalyptus argenté. Ne m'en parle pas encore. Ne me parle pas des enfants, je n'aurais plus de force. Je garde tout pour votre arrivée, pour le temps et les jours à compter...

J'ai entendu une phrase hier relevée parmi cent autres incompréhensibles pour moi, une seule phrase, quelques mots : "Heureusement qu'on a les oiseaux ..."
Automne déjà

Ma petite French

10 octobre 2008
Melbourne Victoria

Ma petite French,

C'est un petit bol d'air que j'ai pris pour toi hier à la rencontre de la terre et de la couleur. Un petit coin à sens unique, à l'abri de trop de monde. Des chemins qui tournent, d'un côté l'espace et de l'autre la lumière. Nous l'appellerons notre promenade secrète, notre rendez-vous vert, lorsque la vie de trop de vie tourne et qu'il faut s'emplier d'humus à défaut de larmes.

Nous irons là...

D'un côté, l'infinie longueur de la terre plate, de l'autre la forêt molletonnée dans son mystère. Sur les bords, devant la frondaison des sapins noirs, la délicatesse impressionniste des bouleaux, le peintre de l'automne est passé, tout commence. Car tout commence, tu le sais bien, toi qui fais de chaque

instant une vie propre, une intention spéciale. Il y a dans chaque instant un coin d'herbe sèche, un vestige d'été et un violon d'automne, tu le sais mieux que moi; l'important c'est une pierre où s'asseoir et sur cette pierre nous nous arrêterons un instant, nous nous arrêterons toujours, de quoi baigner nos yeux dans la douceur du jour.

Mon absente, même si tu n'es jamais loin, tu as emporté avec toi, dans tes valises, la croix du sud, l'horizon, les vagues tumultueuses. Je n'entends plus les Italiens de Balaklava chanter, tu as laissé derrière toi une nuée de silence.

On se fait à tout, au silence, à la solitude. À moins de t'avoir rencontrée. Qui sait si je ne t'avais pas comme tout serait vide. Les jours ne passent pas et ne deviennent pas meilleurs. Ils ne s'adoucissent pas comme après la pluie.

Cher pays de mon enfance

Kimy, notre beau perroquet, s'est tu depuis le matin de ton départ pour l'aéroport, nous l'avons appelé en chantant comme tu aimes le faire, nous avons mis des graines géantes et grasses de toutes sortes, nous avons remis en boucle la chanson qu'il aime entendre, quitte à se couvrir de ridicule auprès des voisins. Puisque tu l'as uniquement élevé au son du gramophone, nous avons remis le gramophone à l'extérieur de la maison, devant la véranda et sous l'eucalyptus; on entend à mille lieux à la ronde, portée par le soleil la poussière et le vent, les paroles de votre chanson préférée, aux enfants, Kimy et toi.: – "Douce France, cher pays de mon enfance – Oui je t'aime et je te donne ce poème..."

Ce Charles Trenet continue d'enchanter la rue, mais Kimy n'est pas pour cela revenu et les enfants sont inquiets. Je ne devais pas te parler d'eux, mais ils sont tellement là avec moi et absents, ils ont l'art de disparaître sous mes yeux, de se vêtir de leurs jeux. Ils jouent gravement à lever l'ancre, apprivoisent les rares nuages qu'ils saluent en hurlant. Je ne veux pas les retenir, je ne peux pas les retenir.

Ils n'ont aucun doute, ils ont confiance, nous leur avons donné cela, cet accord pour la vie. Ils rient ensemble de leur découverte et transforment chaque grain de poussière et de sable en moyen pour te rejoindre. Tout les porte vers toi. Les nuages portent nos messages jusqu'à toi. Les enfants sont là comme par enchantement.

Une petite main dans la mienne

Parfois une grande lumière me traverse lorsque je tiens une petite main dans la mienne, lorsqu'au bout de deux mains, il y a deux petites épaules qui avancent et que c'est à moi qu'elles sont confiées. Sans toi, il y a les jours qui s'enfilent dans la boîte à saisons et c'est toujours la même.

Merci pour la glycine, cette maison m'enchanté déjà. Nous n'attendons pas beaucoup plus pour te rejoindre. Si tu as plus de courage de te battre seule contre la maladie, nous ici nous manquons de tout sans toi.

Chaque soir les enfants te racontent leur histoire journalière, leur pensée gravée sur une écorce, tu vas recevoir des pages d'écorces, encore un moyen pour eux de te rejoindre. Pour eux, c'est déjà comme une évidence, La Glycine avec un G majuscule, fleurit sur leurs dessins aussi, en face d'une bibliothèque et proche d'une chocolaterie, comme celle de notre quartier de Prahan.

À Prahan, tu avais dit en voyant la misérable bicoque qui se dressait devant nous. – "C'est là, c'est ici que nous serons bien." Je songeais à mon manque de goût pour les travaux manuels, mon inaptitude devant des outils, mon besoin d'horizon. Je ne connaissais pratiquement que cela, l'horizon. Il faut te connaître ou t'avoir rencontrée pour comprendre que l'on n'est plus tout à fait pareil après être passé devant ton regard, tu regardes tellement, tu m'as tellement vu que je n'ai plus jamais songé à la solitude, ni à sa page blanche et j'ai jeté l'ancre.

Un vent d'été au parfum de chocolat

Je te regardais vivre comme je regardais le futur, sans savoir, sans comprendre, et je t'ai toujours donné raison. J'ai toujours avancé vers toi et pour toi. Tu m'as montré la bibliothèque en face de la maison, tu as ajouté: –"Les enfants pourront s'entourer d'alliés avec tous ces livres." Et l'air de l'été s'est empli d'une odeur de chocolat. Tu as dit –"c'est là n'est-ce pas?" et j'ai dit "ok".

Prahan, avec ses petites maisons mitoyennes et leur jardinet, les milk-bar et marchands de glaces, les étudiants nonchalants et joyeux, les écoles maternelles, tout ce monde respirait les effluves de la petite fabrique de chocolat de Prahan. J'ai tout de suite avancé un dernier argument qui n'en était pas un: –"Mais nous n'avons pas d'enfants."

Je n'ai pas osé ajouter que nous venions à peine de nous croiser et que tu venais juste d'atterrir ici à Melbourne à quelques mois de navigation "de ton pays natal." Je n'ai pas osé, je n'ai pas eu le désir d'oser, nous savions tous les deux que ni les mots, ni la raison n'enlèveraient cette maison couverte de gigantesques lilas blancs et mauves, n'effaceraient sa bibliothèque, n'arrêteraient la brise chocolatée qui soufflait sur Prahan. Ce vent d'été, porteur d'embruns légèrement chocolatés. Rien n'enlèverait ce que tu as gravé à ce moment-là en murmurant: –"Nous ferons comme les oiseaux". Je n'ai pas compris ce que cela voulait dire vraiment, mais devant l'étendue de tes mots, la fragilité de notre avenir, je n'ai pu que te dire –"À demain alors" et j'ai vu ta main se lever pour me faire un signe, un geste plein de grâce, de légèreté et de certitude...

Les enfants ont dessiné notre maison

Un jour tes parents t'ont demandé, en français pour m'épargner très certainement le sens profond de leur question : –"Et en dehors de la peinture, que fait-il ?" Tu n'as pas eu le temps de couper le haut-parleur du téléphone, tu l'as laissé, tu avais deviné ma présence, Kimy était à tes côtés. Comme d'habitude, elle se dandinait sur ses deux pattes promptes à répéter ou à intervenir sans se préoccuper de l'à-propos ou du quiproquo qu'elle engendrait parfois.

Après un silence, Kimy s'est mise à siffler *Douce France*, puis le bip bip résonna dans la pièce, tu m'as dis en riant et en français: –"Nous pourrions lui apprendre le silence " et Kimy à continuer en sifflant.

Les enfants ont déjà gravé sur les écorces notre maison en forme de hutte recouverte de glycine, entourés de livres de feuilles d'eucalyptus. Sur chaque hutte alors que nous sommes ici sous une chaleur déjà presque accablante, ils ont dessiné des cheminées, de la fumée, des fleurs devant la maison et des volets ...

Ce détail m'a vraiment fait comprendre combien entre nos deux pays, nos enfants avaient leur imaginaire. Nous n'avons pratiquement jamais vu de volets ici, les stores et les portes moustiquaires décorent la maison, mais tu leur as montré tellement d'images dans tes récits qu'ils ajoutent des atmosphères à tous leurs dessins. Ils ajoutent de la neige sur le sable, dessinent des bonhommes de neige avec un boomerang sur une épaule.

J'ai trouvé par hasard ton poème

Je leur ai inventé un Kimy parti pour l'Europe te rejoindre à tir d'ailes, au-dessus des cinq océans. Leur dire que Kimy est avec toi, ils l'espèrent secrètement tout comme moi, nous savions que cet oiseau ne pourrait rester sans toi depuis le jour où tu l'as trouvé minuscule dans la forêt de caoutchoutiers géants, abandonné certainement dans cette sombre verdure de Victoria. Je les laisse dire et je te laisse faire, je suis certain moi aussi du bonheur qui est en toi.

Ils rient, ils aiment lorsque nous allons surfer le long des plages d'*Ocean Grove*, ton endroit préféré. Et je sais bien que c'est de cela dont tu as peur, de nous regarder te regardant, nous si confiants, si anxieux mais tellement exigeant de bonheur. Pardon, mais tout, c'est toi. Attends-nous, nous sommes si près, je connais ton cœur qui a peur et je l'entends, même lorsque tu n'écris pas.

Tu as laissé entre les pages d'un livre, ce poème de Proust, ce livre de cuisine que nous aimons tous les deux, mille recettes joyeuses et cosmopolites que nous bidouillons, avec un zest d'ici et là et des vins de Borrassa. J'ai lu et relu encore ce poème glissé, sans hasard possible, avec une photographie de nous deux devant l'océan, j'ai deviné à travers ses lignes, la mélancolie, ta mélancolie tapie là et serrée, comme à l'abri et protégée du regard des autres, du mien aussi.

Kimy est avec moi

Tu as donc invité Monsieur Proust à entrer chez nous, dans notre cuisine, comme ça, par un matin d'été, afin qu'il puisse me dire ce que je ne peux entendre de toi... Alors j'ai lu la première strophe de son poème, si inattendu, au beau milieu des chants d'oiseaux, j'ai regardé par la fenêtre pour te chercher, trouver de quoi respirer avant de lire sous ton écriture ceci:

*Ici bas tous les lilas
Meurent
Tous les chants des oiseaux
Sont courts
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours.*

Impossible, c'est impossible de laisser entrer quiconque pour me parler de toi, de nous, à ta place.

Le 25 octobre 2008
Nancy, France

Mes chers étés, mon seul été,

Merci pour le gramophone et la chanson préférée que vous mettez en boucle pour retrouver Kimy. Tu n'as sans doute pas remarqué que j'avais emporté la valise ronde à chapeau de la grande-tante, celle que l'on voit sur la photographie en France sur le quai de la gare de Pont-À-Mousson en 1914. Elle avait cette valise cartonnée qui enchantait notre imaginaire durant notre enfance. Mais tu sais tout cela, je voulais te le redire pour que tu comprennes mieux encore.

Tu as bien fait de leur dire que Kimy est avec moi, puisque c'est vrai. Nous savions tous que c'était cela qu'il fallait faire. Je pensais bien que tu saurais leur dire, depuis le début de notre rencontre tu m'épargnes tellement les peines, les griefs, les bêtises, les mesquineries.

Nous ne savions pas que nous serions si heureux

Tu as toujours compté notre temps ensemble toi, mon solitaire, tu ne croyais pas à notre rencontre, tu en avais peur et tu comptais les jours... Comme tu avais raison d'apprécier chaque jour, mais nous ne savions pas que nous serions si heureux, si bien, tellement silencieux avec notre liberté extravagante et nos mémoires impossibles à mêler, tant nous sommes différents en tout, pour tout, et fabuleusement ensemble.

Kimy est donc avec moi. J'ai percé mille petits trous, arrangé des compartiments eaux et graines, tapissé le fond de la malle avec de la laine et j'ai dit à Kimy qu'elle allait venir avec moi en France. Elle s'est tout de suite installée dans la valise à chapeau et s'est remise à siffloter, ça m'a vraiment décidé. Je ne pouvais pas la laisser là. Elle ne chantait plus beaucoup les jours qui précédaient mon départ, personne ne chantait plus d'ailleurs, alors ne m'en veuillez pas, j'ai vite pensé qu'il fallait l'emporter avec moi.

Je ne pouvais rien vous dire avant de savoir comment elle allait se remettre du voyage, elle qui n'a jamais connu l'automne et moi qui avais oublié la fraîcheur du matin, les brouillards, l'air pâle bleuté et le ciel si haut. Ce fut une décision prise la veille du départ, tu accompagnais les enfants à la plage et Kimy ne vous suivait plus, elle ne se posait plus sur tes épaules comme par surprise et les enfants la regardait avec une telle tristesse.

Nouveau perchoir pour Kimy

Je n'ai pas eu le courage ni l'envie de vous parler de ma décision, je ne pouvais vous laisser un oiseau si bavard, devenu têtu, muet, agressif. Dès son arrivée ici, elle a vu la glycine et elle a sifflé d'admiration devant ce bouquet de mauves. En quelques jours elle avait lissé son plumage, s'est refait la voix et se sent tout à fait à l'aise sur son nouveau perchoir... Ce qui m'étonne, c'est son besoin de reparler anglais aux gens qui passent.

Sous l'ombre de la glycine j'ai pu installer un banc. J'ai remarqué que certains promeneurs traversaient la route juste pour passer sous ce nuage de fleurs et discuter avec Kimy. Ils viennent s'asseoir sur le banc, elle s'approche d'eux et annonce la météo ou d'autres nouvelles abracadabrantes qui n'ont aucun rapport avec ce que nous connaissons ici.

Je suis allée voir l'école primaire afin de procéder à une inscription pour les enfants. L'accueil fut automnal ou c'est peut-être moi qui n'ai plus l'habitude de si peu d'espace ou si peu de fantaisie. Kimy

m'avait suivie, ce n'était franchement pas une bonne idée, certains petits s'approchaient d'elle et cette orgueilleuse chantait pour être applaudie.

Elle n'a pas eu le public escompté, ce fut un chahut terrible sous les yeux sévères du responsable de l'établissement. Kimy avait déjà donné notre nom et adresse à ma place et on m'a demandé si nos enfants étaient aussi mal élevés que cet oiseau. On me soupçonne de ne pas être franche dans ma démarche. Comme ils ont raison de le penser, je ne viens ici, ni pour eux ni pour moi, mais pour nous...

Les oiseaux ne connaissent pas l'espoir

Je ne suis pas certaine de vouloir cela pour nos enfants. De plus, puisqu'ils ne parlent pas si bien le français, ils redoubleront l'année prochaine. J'avais oublié cette façon catégorique de classer les choses et les gens. Il me semble qu'il faut être d'ici, rester ici pour vieillir ici. D'un seul coup je me sens illégitime –"Ha bon, vous venez pour l'hiver, mais c'est très mauvais pour les enfants", –"Vous avez pensé aux enfants, ce changement en milieu d'année"... Si tu avais été là, tu n'aurais pas compris, car tu ne laisses, toi non plus, personne décider ou penser pour nous.

Face à ces personnages plein de bonnes intentions mais si sévères, j'ai réalisé combien nous étions heureux ensemble et combien tu me manques.

J'ai retrouvé dans la glycine, des cadeaux de la part de certains passants, ils laissent des petits sachets de graines pour Kimy. Elle réjouit, je le vois bien, les quelques passants attirés par son bavardage et la glycine. Si je ne l'avais pas, comment ferais-je? Elle m'a associée à son présent et c'est tout. C'est très bien comme cela. Les oiseaux ne connaissent pas l'espoir.

Tant avec vous, avec toi...

Pardonne-moi l'impardonnable

Prahan

5 novembre 2008

Ma seule et unique, mon petit french bonheur,

J'ai préparé nos affaires et les vêtements chauds, j'ai effectué des démarches afin que les enfants puissent suivre leur scolarité à la maison avec nous et en anglais. Le directeur de l'école à Melbourne m'a proposé de faire parvenir les cours aux enfants par Internet et de les suivre tous les jours en dépit du décalage horaire de 10 heures. Je les imaginais très mal reprendre un autre programme, sans réelle bienveillance et sans lien avec ce qu'ils doivent retrouver l'année prochaine.

De plus, les grandes vacances commencent bientôt pour eux ici, donc ils n'auront pas beaucoup à rattraper et encore moins à devoir s'atteler à d'autres laborieux programmes. Comme c'est bon de t'écrire ainsi, de décider avec toi et pour nous, sans craindre tes peurs de nous voir... Au téléphone, ta voix qui tremblait, ta voix que j'aime.

Pardonne-moi l'impardonnable, mais j'ai jeté Proust et tous les poèmes qui m'indiquaient ton prématuré départ de la vie. J'ai tout jeté et j'arrive, nous arrivons. Ne pleure plus, j'ai retrouvé ton foulard bleu...

Tu ne t'étonneras pas lorsque tu nous verras, nous avons rasé, tous les trois, nos cheveux, les enfants veulent faire front avec toi, te ressembler. Ils sont ravis à l'idée d'essayer des french bérets. Comme tout est simple avec eux, ils t'ont dessiné sur l'écorce sans cheveux avec un béret sur la tête, et nous autour de toi. Des fleurs, de la neige et un bonhomme de neige qu'ils ont coiffé, lui aussi, d'un béret.

Attends-moi, attends-moi

Tu craignais de les blesser avec ta maladie, ils sont forts, car ils aiment sans compter, nous t'aimons sans compter. Tu m'avais dit, nous ferons comme les oiseaux, c'est cela que nous faisons, l'espoir en plus, en dépit de tout, nous construisons avec toi. Les enfants aiment l'idée du banc sous la glycine, ils emportent Goa Na avec nous et ont tricoté des petites capes multicolores. Côte à côte, le lézard et l'oiseau seront couverts de laine un peu voyante, tu verras, mais comment arrêter leur envie de bâtir avec toi, avec ce qui va et ce qui ne va pas.

Je compte les heures qui nous séparent. Attends-nous. Attends-moi avant de retrouver Proust et garde bien nos mots du conteur d'Océanie, V. Reis:

*Mon cœur sautille sur les branches
Les branches fleuries de mon amour
Comme l'oiseau trouve son nid sur la branche
Enfin je te vois.*

Ton Présent.